

# La presse succombe **SI LE VENT TOMBE**

ԵՐԲ ՈՐ ԶԱՄԻՆ ՀԱՆՂԱՐՄՏԿԻ

« Impressionne par sa mise en scène précise et atmosphérique,  
qui cartographie les plaies d'un peuple et ses rêves d'avenir »

**TÉLÉRAMA** 

« Ne cherchez pas plus loin le film le plus singulier et le plus pertinent du moment »

**MARIANNE**

« Ubuesque et puissant »

**LE MONDE** ★★★

« Message d'espoir, poésie d'un pays oublié : un premier film qui a du style et du cœur »

**L'OBS**

« Grégoire Colin enfin replacé au cœur de l'action »

**LIBÉRATION**

« Une passionnante réflexion sur un territoire et ses frontières »

**LES INROCKUPTIBLES**

« Un film poignant et poétique dont le personnage principal est un lieu,  
un pays, somptueusement restitué. »

**LE FIGARO MAGAZINE**

« Passionnant, le film rend sensible des questions abstraites »

**POLITIS**

« Une bouleversante cartographie »

**SOFILM**

« Passionnante réflexion sur l'identité d'un pays peu connu »

**TRANSFUGE**

« Un voyage poétique et sensoriel »

**LA CROIX**

« Un conte suspendu d'une grande beauté poétique »

**L'HUMANITÉ**

« Le film appartient déjà au patrimoine immatériel de la nation arménienne »

**SUD OUEST**

« Une des plus belles révélations du printemps »

**LES ÉCHOS**

« Une atmosphère étrange et envoûtante, entre réalisme et poésie »

**LE JDD**

« Allez voir ce très beau film qui reste longtemps en tête »

**FRANCE INTER – Le 7/9 Léa Salamé**

# SI LE VENT TOMBE

ԵՐԲ ՈՐ ԶԱՄԻՆ ՀԱՆԴԱՐՏԿԻ

## Télérama'

### SI LE VENT TOMBE

NORA MARTIROSYAN

*Ouvrir l'aéroport les rendrait visibles aux yeux du monde... Ce premier film intrigant, ubuesque, évoque la république du Haut-Karabakh.*



Une route longue et sinueuse, un poste-frontière dont le garde ironise sur son prénom («Alain... Delon?»): voilà un expert français arrivant dans le Haut-Karabakh afin d'étudier la possibilité d'ouverture d'un aéroport. «Comment trouvez-vous notre petite cathédrale aéroportuaire?» demande le directeur local, dont le sourire affable cache mal l'anxiété. Car si ce lieu de transit n'est pas déclaré conforme, le pays, petite république autoproclamée après trois ans de guerre, n'existera toujours pas pour la communauté internationale...

Ce premier long métrage impressionne par sa mise en scène à la fois précise et atmosphérique, qui cartographie les plaies d'un peuple et ses rêves d'avenir. La réalisatrice use des décors naturels, magnifiques, et de cet édifice sans raison d'être avec un sens du détail qui oscille entre pics absurdes et éclats de violence. Esprit de la guerre, es-tu là? Oui, partout: dans les têtes, dans les souvenirs, sur les murs des maisons endeuillées, pendant qu'une femme de ménage relave sans fin le sol de l'aéroport flambant



neuf et vide, centre ubuesque de ce désert des Tartares arménien – à cause de la frontière militaire, la piste d'atterrissage est trop courte pour permettre aux pilotes de faire demi-tour...

Au fil de son enquête, une série de rencontres – avec une journaliste, un ancien soldat, un chauffeur – s'offre à ce Français (Grégoire Colin, très investi, et que l'on est ravi de revoir dans un premier rôle) ignorant, comme nous tous, du sang versé dans ce coin du monde: «Je ne me rendais pas compte de la violence des conflits...» Jusqu'à cette nuit, où soudain il a le malheur de s'approcher trop près de la frontière, et, en une séquence, la cinéaste

prouve alors qu'elle sait aussi filmer la guerre. Autre trajectoire qui illumine le film: un gamin débrouillard, petit orphelin porteur d'eau que le héros n'aperçoit que de loin, quadrille la ville et les champs et installe une petite géographie de l'espoir. Avec son réalisme magique, habituellement à l'honneur dans le cinéma d'Amérique du Sud, *Si le vent tombe* fait croire à un possible envol vers la paix.

– **Guillemette Odicino**

| France/Arménie/Belgique (1h40)

| Scénario: N. Martirosyan, Emmanuelle Pagano. Avec Grégoire Colin, Hayk Bakhryan. Arman Navasardyan.

**LIRE** aussi page 28.

L'avenir d'un peuple se jouera-t-il entre l'expert français et le directeur de l'aéroport? (Grégoire Colin et Hayk Bakhryan).

# DÉFRICHEURS DANS L'ÂME

*Ils ont le goût des grands espaces, des marges, des sauts dans l'inconnu... Les cinéastes français Nora Martirosyan, Jérémie Guez et Aurélien Vernhes-Lermusiaux n'ont pas froid aux yeux et signent de prometteurs longs métrages.*

Par Jérémie Couston  
et Frédéric Strauss

**P**ar leur ambition, et leur audace, trois novices (ou presque) derrière la caméra apportent cette semaine trois cinglants démentis aux esprits chagrins qui pensent encore que le cinéma français se réduit à des marivaudages dans un salon bourgeois de Saint-Germain-des-Près. Nora Martirosyan s'est rendue au Haut-Karabakh, territoire d'Asie centrale suspendu à la guerre (et, à l'automne dernier, en guerre tout court), pour réaliser *Si le vent tombe*. Jérémie Guez a relevé avec brio le défi du tournage aux États-Unis de son polar *Sons of Philadelphia*. Et avec *Vers la bataille*, Aurélien Vernhes-Lermusiaux a réussi son pari fou d'un film historique produit dans des conditions extrêmes en Colombie. Trois parcours originaux, trois belles aventures de cinéma.

## NORA MARTIROSYAN, DANS LES LIMBES DU HAUT-KARABAKH

« C'est le Haut-Karabakh qui m'a poussée à faire du cinéma », résume avec aplomb l'étonnante Nora Martirosyan. Née en Arménie il y a quarante-sept ans, cette Montpelliéraine d'adoption a d'abord quitté son pays pour étudier à l'École des beaux-arts d'Amsterdam, en développant un travail sur l'image présenté dans des galeries. Jusqu'à sa découverte de ce petit territoire au destin contrarié, îlot arménien en Azerbaïdjan et république autoproclamée qu'aucun pays n'a officiellement reconnue depuis sa création en 1991. « Dans le Haut-Karabakh, j'ai rencontré des gens qui vivent dans des villes et des villages invisibles sur Google Earth, des lieux qui ne semblent avoir de réalité nulle part. J'ai voulu raconter cette existence sans le droit d'exister. Et pour montrer ce que le monde ne veut pas voir, j'ai compris que je devais faire un film de cinéma, destiné au grand écran. »

Devant la caméra, l'acteur Grégoire Colin est venu jouer un Français qui fait un voyage que connaît bien Nora Martirosyan : depuis Erevan, capitale de l'Arménie, sept heures de route, d'abord dans la vallée d'Ararat puis dans des gorges sinueuses, avant d'arriver à Stepanakert, capitale du Haut-Karabakh. Le héros de *Si le vent tombe* vient vérifier les installations de l'aéroport, où tout est prêt à fonctionner mais où rien ne se passe. « *Ce lieu m'a semblé refléter l'essence de la situation*, dit la réalisatrice. *C'est l'aéroport sans avions d'un pays qui ne peut pas prendre son envol.* » En filmant avec une belle attention les paysages naturels ou urbains, elle a organisé cette fiction réaliste autour de la question décisive des lieux, où finit par s'inscrire l'enjeu de la frontière, cette ligne de partage avec l'Azerbaïdjan que ne matérialise nul tracé réglementaire mais qui concentre toutes les tensions. « *Chaque fois que je parlais là-bas, je savais que la menace pouvait surgir. Dans le film, le directeur de l'aéroport dit qu'au Haut-Karabakh on vit sur un volcan, sans savoir quand il se réveillera.* »

Le 27 septembre dernier, la guerre a éclaté, les forces armées de l'Azerbaïdjan ont bombardé Stepanakert. La veille, Nora Martirosyan venait de projeter pour la première fois *Si le vent tombe* à Paris. Soudain, son travail libre et personnel pouvait donner l'impression de trouver sa place sur l'échiquier politique. « *Mais il n'y a pas d'ennemis dans Si le vent tombe*, souligne-t-elle. *Ce que j'ai filmé, c'est ce que je comprends : les gens, leur ancrage dans une terre, leur rêve d'indépendance. Il y a beaucoup de pudeur, jusque dans le jeu des comédiens. Il ne s'agissait pas d'affirmer des certitudes, que je n'ai pas, ou de donner des solutions, que je n'ai pas non plus.* » Prise malgré tout dans les filets d'une actualité qui a provoqué un regain de curiosité pour le Haut-Karabakh, la réalisatrice aime garder à l'esprit ce repère : l'an dernier, son film au- >>>

## À VOIR



**Si le vent tombe**  
de Nora  
Martirosyan.  
En salles. **LIRE**  
critique page 53.

» rait dû être présenté au Festival de Cannes, où il avait été retenu alors que son sujet ne semblait pas aussi brûlant qu'aujourd'hui. Et puis, il y a ces spectateurs dont la réaction confirme sa certitude d'être partie là-bas en artiste et non en reporter : « *Ils apprécient mon film tout en pensant que c'est une pure fiction et que le Haut-Karabakh n'existe pas.* »

Existe-il encore ? Une grande partie de la population a dû prendre la fuite. Depuis le cessez-le-feu du 10 novembre 2020 et la défaite de l'armée arménienne, qui défendait l'enclave, Stepanakert est une ville toujours plus isolée. L'aéroport est désormais placé sous le contrôle des forces russes de maintien de la paix. Il pourrait finalement ouvrir. Ce ne sera, de toute façon, plus la même histoire qui se poursuivra, assure Nora Martirosyan. « *Ce que j'ai filmé a disparu. Il y aura un autre Haut-Karabakh avec d'autres difficultés et d'autres interrogations, mais plus celui qu'on voit dans Si le vent tombe.* » En posant sa caméra sur une terre qu'elle a pris le temps de regarder, de ressentir et d'ancrer dans une image, elle a aussi accompli un travail de mémoire dont la valeur a été révélée, précipitamment, par les événements. « *Ceux qui connaissent les endroits où j'ai tourné me disent que mon film est un miracle parce qu'il garde l'esprit de ces lieux et le souvenir de l'espoir qui existait. On voyait un semblant de paix, on croyait alors que les choses pouvaient aller mieux. On ne le croit plus. Il faudra du temps pour qu'un rêve renaisse mais, dans mon film, ce rêve existe toujours.* »

« Dans le Haut-Karabakh, j'ai rencontré des gens qui vivent dans des villes et des villages invisibles sur Google Earth. »

Nora Martirosyan



## L'impossible envol d'un peuple

Nora Martirosyan crée une fiction ubuesque et puissante dans le Haut-Karabakh, territoire en crise

### SI LE VENT TOMBE

Qu'une fiction réussisse à révéler par l'absurde un territoire qui n'est pas reconnu par la communauté internationale, c'est le premier exploit de *Si le vent tombe*, de Nora Martirosyan, tourné en 2018 dans la République autoproclamée du Haut-Karabakh. Que la réalisatrice et plasticienne née en Arménie, en 1973, ait choisi de dessiner les contours de ce pays à la manière d'une topographe, scrutant les lignes de déplacement de ses personnages, est l'autre bonne nouvelle de ce film ubuesque qui se joue dans un aéroport (celui de Stepanakert, capitale du pays). Produit par Julie Paratian (Sister Productions), *Si le vent tombe* a reçu au printemps 2020 le double label de la sélection officielle cannoise et de la section parallèle ACID (Association du cinéma indépendant pour sa diffusion). A l'automne, le Haut-Karabakh était rattrapé par sa tragique histoire. Rattachée à l'Azerbaïdjan en 1920, la province arménienne avait revendiqué son indépendance au moment de la chute de l'Union soviétique, en 1991, se proclamant République indépendante. Au terme d'une guerre de trois ans avec l'Azerbaïdjan, un cessez-le-feu avait été signé en 1994. Mais le territoire est resté le théâtre d'un conflit latent, jusqu'à ce qu'une nouvelle guerre, déclenchée en septembre 2020 par l'Azerbaïdjan (avec le soutien de la Turquie), ne mette à genoux l'enclave arménienne.

Les cinéastes se saisissent parfois d'un problème géopolitique insoluble pour inventer des formes radicales et inventives. Sur le conflit israélo-palestinien, citons le génie burlesque d'Elia Suleiman (*Intervention divine*, en 2002, *It Must Be Heaven*, en 2019) et la puissance performative de Raed Andoni (*Fix Me*, en 2009, *Ghost Hunting*, en 2017). *Si le vent tombe* palpète d'une basse tension continue. Première séquence en forme de ruban sombre : un défilement de crêtes montagneuses, la nuit, filmé depuis le corridor de Latchine, soit la route qui relie le Haut-Karabakh à l'Arménie. La cinéaste ne dévoile pas encore un paysage, mais de purs espaces de perceptions, images stroboscopiques et signes d'une présence humaine qui reste encore à établir.

#### Terrain de l'absurde

Les habitants de ce microterritoire aride vivent sur le terrain de l'absurde. L'aéroport de Stepanakert nous tend les bras, à l'image de ses deux ailes en béton incrustées dans la façade. Le petit bâtiment a fière allure, mais il ne voit décoller ni atterrir aucun avion – le pays n'étant pas reconnu officiellement, l'aéroport ne détient pas les autorisations nécessaires. Et pourtant, chaque jour, tout le monde est à son poste, les agents de piste, le personnel de la tour de contrôle, le directeur, etc. Tous guettent le jour où des passagers pourraient enfin embarquer. Ce serait, pensent-ils, le premier pas vers la reconnaissance du pays.

Nora Martirosyan s'est saisie de cette situation pour tisser une fiction minimaliste autour de quel-



Grégoire Colin (à gauche) incarne un expert chargé de rédiger un rapport sur la possibilité de rouvrir l'aéroport. SISTER PRODUCTIONS

ques personnages. Un expert français, Alain Delage (Grégoire Colin, quasiment de tous les plans), est chargé par son cabinet de rédiger un rapport sur la possibilité, ou non, de rouvrir l'aéroport. Le directeur de celui-ci, l'affable Korune (David Hakobyan), ne rêve pas seulement de régler la circulation aérienne mais, bien au-delà, cherche à préserver la mémoire de son peuple sacrifié à maintes reprises dans l'histoire. Un garçon pré-nommé Edgar (Hayk Bakhyran) passe ses journées à transporter des bouteilles remplies de l'eau de l'aéroport, laquelle aurait des vertus guérisseuses. Chaque gobelet vendu entretient la mythologie autour de ce lieu quasi sacré (l'aéroport), et renforce la « foi » des habitants, patriotes par nécessité. Il y a aussi cet ancien combattant, Armen (Vartan Petrossian), qui continue de patrouiller, hanté par le précédent conflit...

Comme on attend Godot, les habitants sont suspendus aux conclusions d'Alain Delage, un homme à la tranquillité fiévreuse dont on ne sait rien, si ce n'est que sa perplexité grandit au fil de l'enquête. Voilà un rôle sur mesure pour Grégoire Colin, acteur discret

**L'aéroport ne voit décoller ni atterrir aucun avion. Et pourtant, chaque jour, tout le monde est à son poste**

du cinéma français, révélé dans les années 1990 (*Nénette et Boni*, de Claire Denis, *La Vie rêvée des anges*, d'Érick Zonca), que l'on a plaisir à revoir et qui sera à l'affiche du prochain film de Claire Denis, *Feu*. C'est à travers le regard de l'expert et sa démarche un peu gauche que se révèle peu à peu le pays, avec ses troubles incertitudes. Où se trouve exactement la frontière ? Si, un jour, les avions civils sillonnent le ciel du Haut-Karabakh, ils ne devront en aucun cas survoler le territoire ennemi, sous peine

de représailles. Ici, tout tient à un fil : si le vent se lève et soulève une tornade de poussière, les pilotes pourront-ils alors faire demi-tour ou dévier de leur itinéraire sans risquer des tirs de snipers ? Le ciel tremble au-dessus de l'aéroport dormant et la caméra décolle pour sublimer l'impossible envol. ■

CLARISSE FABRE

Film français, arménien, belge de Nora Martirosyan. Avec Grégoire Colin, Hayk Bakhyran, David Hakobyan (2020, 1h40).

### « L'aéroport, un moyen de parler de la frontière »

**POUR SON PREMIER LONG-MÉTRAGE**, Nora Martirosyan, artiste et cinéaste née en Arménie, a posé sa caméra dans le territoire indéfini du Haut-Karabakh, dans le Caucase, qui clame son indépendance depuis la chute de l'Union soviétique. Le film tourne autour d'un aéroport vide, en quête de voyageurs, qui raconte singulièrement, en creux et par l'attente, l'espoir sans cesse déçu de tout un peuple à « faire pays ».

**Qu'est-ce qui vous a amené à faire des films ?**

J'ai eu une formation de peintre classique en Arménie soviétique. Je suis ensuite partie faire des études à Amsterdam. J'ai commencé à bricoler des vidéos : des formes brèves, que je n'appelais même pas « courts-métrages », et, petit à petit, les festivals, les musées ont commencé à les montrer. J'étais satisfaite, car ce que j'avais à exprimer ne dépassait pas ce format. Et puis je suis allée dans le Haut-Karabakh et suis tombée sur une situation politique d'une grande complexité : à peu près celle d'une forteresse, comme dans *Le Désert des Tortues* (roman de Dino Buzzati, 1940). Le Karabakh, ce ne sont pas des décors : c'est une fiction. Et le moyen d'accéder à la réalité du pays, c'était d'en passer par le cinéma de fiction. Je n'étais pas prête tout de suite : je devais comprendre comment écrire, trouver les interlocuteurs qui pouvaient m'aider et me permettre d'arriver au bout. Ce que j'ai vu là-bas, il n'y avait que le cinéma qui pouvait m'aider à le raconter.

**Le choix de situer le récit autour d'un aéroport en attente de fonctionnement synthétise avec force les enjeux du territoire. Comment en avez-vous eu l'idée ?**

C'est mon père qui connaissait très bien le directeur de l'aéroport en question et m'a mis

en relation avec lui. Pendant sept ans, cet homme m'a répété : « L'année prochaine, tu viendras ici en avion ». Ce qui était impossible, mais il y croyait. Ça été mon entrée dans cet aéroport. Le récit amène Alain, le protagoniste et auditeur international, dans ce lieu central, à la fois vide et gonflé d'espoirs. J'ai rencontré beaucoup de gens qui y travaillent pour comprendre ce qui peut empêcher un tel lieu d'ouvrir. Mais l'aéroport est aussi un moyen de parler de la frontière qui, par définition, est une notion floue, toujours disputée, jamais tranchée.

**Le climat de tension que vous décrivez dans le film a fini par déboucher sur des affrontements. Quel œil avez-vous posé sur l'actualité récente du Haut-Karabakh ?**

C'est effrayant. Quand le directeur de l'aéroport dit : « Ils ont essayé d'effacer jusqu'aux traces de notre présence », c'est précisément ce qui se passe aujourd'hui dans le pays, où les Russes sont désormais entrés. Une partie du film se déroule dans le village où les véritables personnages habitent : certains ont aujourd'hui quitté leur maison, emportant seulement leur manteau, séparés du reste de leur famille. Les seules archives qui restent sont les photos accrochées aux murs.

Quand la guerre a commencé, le premier site bombardé fut l'aéroport. C'est très lourd de porter ce film, qui engage le destin de tant de personnes de l'équipe restées sur place. Cela pose forcément une question quant à la responsabilité de l'art, du cinéma. A ce titre, le film n'est pas vraiment optimiste. Les Arméniens à qui je l'ai projeté ont souvent exprimé le regret que je n'aie pas prévu une fin plus heureuse. Mais je ne crois pas aux happy ends. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR MATHIEU MACHÉRET

# SI LE VENT TOMBE

ԵՐԲ ՈՐ ԶԱՆԻՆ ՀԱՆԴԱՐՏԻՄ



## CULTURE/



Sur les épaules d'Alain (Grégoire Colin) repose toute la charge technocratique de la «communauté internationale». SISTER PRODUCTIONS

## «Si le vent tombe», le silence de la guerre

**Le premier long métrage très réussi de Nora Martirosyan ausculte, dans un climat tendu et mélancolique, les prémices de l'explosion de violence au Haut-Karabakh en 2020.**

Depuis l'Arménie, une seule route mène au Haut-Karabakh. C'est par elle qu'on entre dans le film, de nuit. Les phares d'un taxi éclairent ses piquets blancs, de part et d'autre des masses sombres surgissent. A bord du véhicule, il y a un Français, qui ne sait presque rien du lieu où il se rend, trimbalé comme un paquet pour aller faire l'audit d'un aéroport. La route est paisible à l'heure où Alain Delage (Grégoire Colin) l'emprunte, à un poste-frontière l'employé plai-

sante : «Alain Delon!» Dans ce «petit pays rond comme la terre», les habitants semblent tous se connaître, et tous attendre l'arrivée du Français, qui doit se prononcer sur la réouverture de leur hub. Si ce dernier, inauguré en 1974 par les Russes, se remettait à fonctionner, le petit pays rond, rattaché à l'Azerbaïdjan par Staline en 1921, qui réclame son indépendance depuis 1991, serait enfin gratifié d'une identité. C'est en tout cas ce dont ses habitants se persuadent, tant il est vrai que c'est grâce à ailleurs qu'ici existe. Cette route qui nous embarque dans *Si le vent tombe*, le beau premier long métrage de Nora Martirosyan, c'est le corridor de Latchin, c'est l'automne, son nom est devenu tristement familier, les reporters couvrant la guerre au Haut-Karabakh l'ont souvent évoqué. «*Cette voie essentielle, qui relie Goris, en Arménie, à Stepanakert, capitale du Haut-Karabakh, se trouve au cœur des terri-*

*toires azerbaïdjanais conquis par l'Arménie en 1994*», lisait-on dans *Libé*. Et quelques jours plus tard : «*La route qui passe par le corridor de Latchin, où se sont déroulés les pires combats, est jonchée de centaines de cadavres qui doivent encore être ramassés et identifiés.*»

**Brutaliste.** Cette guerre éclair et sanglante de septembre à novembre 2020, qui a donné lieu à un redécoupage du Haut-Karabakh et provoqué la fuite de plus de la moitié de ses habitants, est postérieure à la réalisation de *Si le vent tombe*. Mais le film l'annonce, dans un climat retenu et silencieux de Désert des tartares. L'armée est partout, et il est sans cesse question d'une «*ligne de cessez-le-feu*», dont on apprend qu'il suffirait pourtant à un avion empli de civils de la survoler pour être canardé. L'enjeu de cette ligne est de taille pour la réouverture de l'aéroport, car elle

détermine le tracé des vols, et empêche les avions de faire demi-tour. Voilà bien le problème : au Haut-Karabakh, qu'un conflit invisible a déjà endeuillé en 1991-1994 (il fit 30 000 morts), il est périlleux d'effectuer un demi-tour, et retracer l'histoire qu'un pays ennemi s'est employé à effacer.

A l'aéroport où débarque Alain, à l'architecture brutaliste évoquant vaguement un oiseau, et plus sûrement un passé soviétique, un petit monde s'agite quotidiennement depuis la fermeture, dans les années 90. Comme si les vols reprenaient demain. Une femme de ménage astique les sols, la préposée au check-in a revêtu son uniforme, le contrôleur aérien est posté devant son micro. Tous dansent ce ballet absurde sans jamais perdre leur dignité, sur fond de sièges emballés dans du plastique protecteur, en attente d'une intervention divine ou tout bêtement d'un geste de la «communauté internationale» dont la lourde charge de technocratie et de culpabilité mêlées repose sur les épaules d'Alain, parfaitement incarné en commis voyageur lambda, sacoché et valisé à roulettes, par un Grégoire Colin retenant les chevaux pour émettre une neutralité opaque et sans contour. Le directeur de l'aé-

C'est une des qualités passionnantes du film que la stase apparente qu'il met en place, incarnée par de longues séquences sans paroles

report (Davit Hakobyan), dont l'accolade de bienvenue le fait discrètement bondir, attend de lui un feu vert ; la journaliste télé (Narine Grigoryan) aimerait une interview ; le chauffeur (Arman Navasardyan) qui le balade partout l'invite à fêter la naissance de son enfant.

**Dérisoire.** «*Si la Pologne n'existait pas, il n'y aurait pas de Polonais*», claironnait le Père Ubu. Peut-être. Mais si le Haut-Karabakh n'existe pas aux yeux du monde, ses habitants ont une chair et une mémoire, à qui Nora Martirosyan et sa formidable troupe de comédiens donnent corps, paysans promenant leurs vaches sur les pâturages pe- lés, mère lamentant la mort d'un fils, gamin traversant tranquilou la piste d'atterrissage pour se livrer à un petit commerce d'eau miraculeuse (Hayk Bakhryan), le seul personnage finalement à circuler librement.

C'est une des qualités passionnantes du film que la stase apparente qu'il met en place, incarnée par de longues séquences sans paroles où se dévoile un paysage qu'Alain peine à décrypter, après tout il n'est qu'auditeur et pas voyant. Cette attente, donc, l'agrègera peu à peu pour l'avalier tout entier, l'un des derniers plans du film révélant qu'il a pris sa place dans cet aéroport de fiction, acteur lui aussi dans ce théâtre de l'absurde, Alain Delon après tout. Ce n'est pas tant qu'Alain soit un être si poreux, mais le film en son entier remet en jeu l'idée de frontière, qu'elle soit intime ou géographique, impossible à figurer concrètement, la carte n'étant jamais le territoire, mais existant pleinement grâce à la fiction, laquelle se pare dès lors des atours d'une résistance dérisoire et entêtée, poignante, au réel meurtrier.

ELISABETH FRANCK-DUMAS

**SI LE VENT TOMBE** de NORA MARTIROSYAN avec Grégoire Colin, Davit Hakobyan, Narine Grigoryan (1h40).

# SI LE VENT TOMBE

ԵՐԲ ՈՐ ԶԱՆԻՆ ՀԱՆՂԱՐՏՅԱԿ



## Retour de flegme

**Grégoire Colin** Espoir racé des années 90, aujourd'hui en retrait d'un tumulte qui le rend dubitatif, l'acteur parisien sera à l'affiche de deux films dans les mois à venir.



Et si, après plus de trente ans de carrière et presque le double de films, nul ne savait, au fond, qui est Grégoire Colin? Au vrai, l'hypothèse avait déjà germé avant la rencontre, lorsque, en quête de documentation dans les archives pour tant replètes du journal, on découvrait, éberlué, que le nom n'était tout bonnement pas référencé! Et qu'une recherche plus élargie ne permettait de mettre la main que sur des coupures éparses, remontant... au siècle dernier. Alors, quid de l'étoile montante du cinéma français dit d'auteur, belle gueule et silhouette effilées de la fin des années 90, boostée par tels *Nénette et Boni* de Claire Denis ou la *Vie rêvée des anges* d'Erick Zonca, qui n'a jamais quitté depuis le circuit, mais dont la présence est devenue au fil du temps quasi subliminale, à raison d'une poignée de répliques par-ci (*Camille* de Boris Lojkine) par-là (*Proxima* d'Alice Winocour)? Jusqu'à ce *Si le vent tombe*, de Nora Martirosyan, qui replace enfin Grégoire Colin au cœur de l'action (ici, très théorique), mais sans pour autant qu'on sache trop, de Festival (de Cannes, qui l'avait inscrit en 2020 en compétition officielle) annulé, en salles durablement fermées, quand le con-

### LE PORTRAIT

tact sera pour de bon rétabli. Un imbroglgio qu'on imagine horriblement frustrant, voire rageant, mais que l'acteur vit avec une apparente placidité, comme soustrait à tous ces aléas observés de si loin qu'il estime souvent son opinion dénuée de fondement, sinon d'intérêt. «Je m'efforce de ne pas céder à l'impatience et m'adapte, sans que la situation actuelle m'inspire de sentiment particulier. Sachant que je suis très peu l'actualité, la seule palpable, à mon sens, n'allant pas au-delà du point où portent mes yeux et mes oreilles. En réalité, j'ai toujours eu du mal avec la cacophonie et, sans me sentir misanthrope, je reconnais ne pas toujours trouver toute l'énergie nécessaire pour m'intéresser véritablement à mes semblables. Alors, je préfère me tenir à l'écart, en imaginant qu'il existe d'autres mondes.» Comme?... Un ange passe. Car souvent, chez Grégoire Colin, de longs silences souriants matinés de scepticisme précèdent des réponses qui sinuent, dans cette loge de la salle de concert parisienne du Trianon que l'hôte a choisie pour son cachet désuet.

La voix est douce, le ton courtis, voire affable, et la prolixité circonlocutoire, cependant que jamais oiseuse ni roublarde,

n'est pas sans rappeler celle de l'idole défunte Bashung. Si, dans l'échange, Grégoire Colin fait le dos rond, ça n'est pas tant, à l'évidence, par goût de l'esquive, ou envie d'adopter quelque posture ténébreuse qui ferait vaguement écho à son physique, que pour juguler cette «difficulté», quêtant «ni poète ni avocat», il assure éprouver avec le langage. Au point de s'être senti «tétanisé» une fois accepté le principe d'un portrait, complète le quadragénaire qui, également à l'affiche du prochain Claire Denis, *Feu*, se rassure déjà à l'idée que ses partenaires, Vincent Lindon et Juliette Binoche, joueront les paratonnerres médiatiques.

En attendant, occupant seul les avant-postes de *Si le vent tombe*, déambulation existentielle dans laquelle il est Alain, un expert venu valider, ou non, l'ouverture d'un petit aéroport international dans une république du Caucase, Grégoire Colin donne le change. Du mieux qu'il peut. Le Haut-Karabakh, où a été tourné le film à l'été 2018? «Un pays très beau, alors en paix, mais sur lequel planait la rumeur incessante d'une guerre à venir. Le pire aurait pu être évité si des solutions politiques avaient été envisagées. Mais je ne veux pas en dire plus pour ne pas heurter qui que ce soit et, du reste, mon avis n'a aucune importance.» Un avis sur la débâcle des derniers césars, mimars? «Je n'ai pas suivi la soirée, mais ai cru comprendre qu'elle a été jugée de mauvais goût. D'une façon générale, je pense que la compétition fait autant le succès de l'espèce que le malheur de l'individu, en incitant à se surpasser, tout en exacerbant les instincts les plus bas.» Sa relation à la foi ou à la spiritualité? «Je préfère éviter le sujet, car il crispe les humains. Mais que signifie "croire"? Pour ma part, je regarde, écoute et réfléchis, tout en me disant que je préférerais ne rien savoir. S'agit-il pour autant d'une commodité? Je n'en suis pas certain, car on peut aussi y voir une forme de vigilance accrue. Cependant, accepter que la vie n'est pas facile la rend peut-être moins compliquée.» La notoriété, estompée au fil des décennies? «C'est normal. L'acteur est un individu, un artiste, mais aussi un produit. A mes débuts, j'ai fait beaucoup de films, dont certains qui n'ont pas remporté le succès escompté, et n'ai pas toujours donné le meilleur de moi-même. Alors, les sollicitations se sont faites plus rares, et je prends maintenant ce qu'on veut bien me proposer. Mais je m'estime encore comestible, comme ces légumes anciens, panais, topinambours, etc. qui reviennent au goût du jour.»

«De toute façon, je n'ai pas choisi de faire ce métier», ajoute le fils du metteur en scène Christian Colin et de la comédienne Lucrèce La Chenardière. «Un couple très tourmenté, formé par deux personnalités pas trop conscientes d'elles-mêmes», qui accorde beaucoup de liberté au fils unique. Lequel fuit le plus possible «une maison pas très gaie», pour s'épanouir «dans une banlieue qui n'existe plus», entre la cité-jardin du Plessis-Robinson (Hauts-de-Seine) et des virées aventureuses dans les bois avec les copains.

Les études écourtées, Grégoire Colin n'a pas encore atteint l'adolescence qu'il débute déjà sur scène, au théâtre, dans *Hécube*, au côté de la légendaire Maria Casarès. Côté pile, les prodromes d'une geste. Mais, côté face, «les sanglots de la première répétition, en découvrant que le personnage incarné est celui d'un fantôme, jeté du haut d'une falaise pour être dépouillé de son argent». Ça, plus le stress de devoir quitter l'école «la peur au ventre» pour aller travailler le texte, et les jérémiades de la tragédienne, pestant en coulisses «pourquoi suis-je encore là à faire ce métier?». Une de ces innombrables questions que Grégoire Colin veille à ne pas théoriser. Pas plus sur un plateau, que quand il bricole dans son appartement du V<sup>e</sup> arondissement, ou arpenté la campagne corrézienne; contemple le nourrisson de 7 mois (son deuxième enfant, après une aînée de 13 ans) qu'il a eu avec sa *girlfriend* anglaise, productrice et autrice dans le théâtre; ou sort marcher seul, à raison d'environ quatre heures par jour, sans but précis. Sinon celui de suivre la trace d'Attar, poète persan du XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècle: «Vous avez fait un long chemin pour arriver jusqu'à vous-même.»

Par GILLES RENAULT  
Photo FRÉDÉRIC STUCIN

## Le Haut-Karabagh à l'épreuve du cinéma

Nora Martirosyan met en scène une étrange histoire de frontière. Cette fiction intime et politique frappe par son audace et sa sensibilité.

Olivier De Bruyn  
@OlivierBruyn

Le cinéma de fiction, rattrapé par la réalité douloureuse, reflète parfois avec une rare intensité les soubresauts de la grande Histoire. Initialement programmé pour une sortie dans les salles en novembre, « Si le vent tombe », le premier film de la réalisatrice d'origine arménienne Nora Martirosyan, s'il avait été exploité à cette date, serait apparu sur les écrans alors qu'un énième conflit

faisait rage au Haut-Karabagh, cette république autoproclamée soutenue par l'Arménie et victime, au cœur de l'automne 2020, des assauts guerriers de l'Azerbaïdjan et de son allié turc.

Dans cette fiction si pertinente d'un point de vue géopolitique, la cinéaste met en scène Alain, un inspecteur international envoyé au Haut-Karabagh pour valider l'ouverture d'un aéroport dont la situation territoriale pose d'innombrables problèmes vu le contexte local explosif. Le héros, de nationalité française et un rien taciturne, est accueilli par les potentats et les habitants locaux à la fois comme un repré-

### FILM FRANÇAIS

#### Si le vent tombe

de Nora Martirosyan  
Avec Grégoire Colin,  
Hayk Bakhryan, Arman  
Navasardyan. 1 h 40.

sentant éminent du monde occidental et, au regard de son prénom et de son physique séduisant, comme un clone de... Alain Delon.

### L'absurdité et la violence

Chargé de sonder la sécurité de la « cathédrale aéroportuaire » et de donner son aval pour son utilisation, l'inspecteur, aux prises avec des sentiments contradictoires, est l'objet de diverses manipulations, lui qui est considéré comme une sorte de messie, susceptible de contribuer à renforcer la place et le statut du Haut-Karabagh sur la carte du monde. Dans ce petit aéroport dont les pistes, pour l'heure, n'accueillent aucun

avion, Alain (incarné par Grégoire Colin, dans l'un des ses meilleurs rôles) plonge dans une aventure à la fois intime et politique où l'absurdité règne et découvre un pays complexe dont on nie l'existence.

Interrogation subtile et délicate sur les notions de frontières et d'identité nationale, témoignage impressionniste sur un pays qui vit sur un volcan, « Si le vent tombe », avec sa mise en scène contemplative et sa sensibilité aiguë, échappe aux pièges qui lui tendaient les bras : le didactisme, l'édification, la solennité... Avec ses personnages, des adultes comme des enfants, ballotés par le sort et soumis à la menace constante de la guerre, la cinéaste invente un univers de fiction singulier et inventif. Une des plus belles révélations du printemps. ■

SI LE VENT TOMBE

LE FIGARO MAGAZINE

LE FIGARO  
MAGAZINE

## LA FIN D'UN RÊVE ARMÉNIEN

« *Si le vent tombe* », ou l'immersion malgré lui d'un Français dans la vie en pointillé du Karabakh/Artsakh martyr.

Quelques minutes avant la fin du très beau film de Nora Martirosyan, une scène – ou plutôt un plan – extraordinaire : faiblement éclairé dans une forêt frontalière entre le Haut-Karabakh arménien (l'Artsakh) et l'Azerbaïdjan, le regard d'effroi de Grégoire Colin (comédien merveilleux, très largement sous-estimé). Venu vérifier si l'aéroport local de Stepanakert répond aux normes de sécurité et peut être ouvert au trafic international, l'auditeur Alain Delage (son personnage) a été happé par ce petit pays que le monde refuse de reconnaître, peuplé d'Arméniens qui craignent d'être rattachés de force au voisin turcophone musulman. S'il ne l'exprime guère, Delage/Colin a été séduit, ébloui, avalé, envoûté par ce territoire montagneux d'une beauté à couper le souffle, où vivent de paisibles paysans qui baptisent leurs vaches Ophelia, des enfants débrouillards sortis de *La Guerre des boutons*, des vieillards fatigués mais dignes, et des adultes qui rêvent d'une existence ordinaire, boivent des alcools à 70° pour célébrer la naissance d'un enfant et se révèlent plus généreux que n'importe quel Occidental gagnant cent fois leur salaire. Au point que Delage/



Colin a fini par douter de la réalité d'un danger environnant. Funeste illusion. Pour avoir approché d'un peu trop près la frontière, il s'est retrouvé au milieu d'une fusillade. Une vraie scène de guerre avec des

balles qui claquent, des explosions, le risque absurde de mourir. Et ce regard terrifié, donc.

Nora Martirosyan a tourné *Si le vent tombe* \* avant l'automne 2020 et l'invasion d'une partie du Haut-Karabakh par l'Azerbaïdjan. Cela donne une dimension à la fois réaliste et désuète à ces quatre-vingt-dix minutes comme suspendues dans le temps. Réaliste, car la fausse paix et les faux rêves dans lesquels baignaient ses habitants ont effectivement volé en éclats. Désuète, car « *la cathédrale aéroportuaire* » dont ils faisaient leur porte d'entrée dans le monde diplomatique sert aujourd'hui de QG à la force d'interposition russe. Il est rare de voir la réalité rattraper la fiction. C'est le cas avec ce film poignant et poétique dont le personnage principal est un lieu, un pays, somptueusement restitué. Officiellement, il n'existe pas ? Ce film prouve le contraire. L'art est supérieur à la vie.

\* En salles le 26 mai.

20 l'Humanité Mercredi 26 mai 2021

# Culture & Savoirs

7<sup>e</sup> ART

## Nora Martirosyan ou le cinéma vécu comme un conte suspendu

Avec *Si le vent tombe*, sélection officielle du Festival de Cannes 2020 et de l'Acid, la réalisatrice venue d'Arménie, parvient à rendre vie à un bout de territoire du Caucase, dans un aéroport d'où ne décolle aucun avion.

**SI LE VENT TOMBE**

Nora Martirosyan  
France, Arménie, Belgique, 1h40

**I**l existe des pays sans aucune reconnaissance internationale. Forte d'une importante communauté arménienne, le Haut-Karabakh est un pays « effacé » de la carte. Et pourtant des gens y vivent, l'aiment et le défendent. Nora Martirosyan, voisine arménienne de cœur, a décidé, avec *Si le vent tombe*, de le faire exister de la plus belle des manières, en filmant un « conte suspendu » d'une grande beauté poétique. Onze années de travail à se battre pour ne pas perdre son âme, pour faire vivre sa réalité telle qu'elle la voulait. Parce que rien ne pouvait être autrement. Une vraie performance.

**Nora, vous êtes née à Erevan, en Arménie soviétique, dans quelle famille ?**

**NORA MARTIROSYAN** Mes parents sont tous les deux physiciens, ma grand-mère était ingénieur d'État et mon arrière-grand-père, procureur. Ce sont des gens lettrés, pas très artistes. Quand je leur ai dit, assez jeune, que je voulais faire du cinéma, les bons élèves se devaient d'aller au Vgik à Moscou. Mais, dans les années 1990, c'était la première guerre du Karabakh, et Moscou apparaissait alors très dangereuse. Voilà pourquoi j'ai étudié la peinture à l'Académie des beaux-arts d'Erevan. Puis, je suis partie à Amsterdam, à l'École des beaux-arts, à la Rijksakademie. Je n'avais aucun repère. J'étais assez inconsciente. Je parlais de zéro.

**Quand le cinéma, votre rêve d'enfant, est-il réellement entré dans votre vie ?**

**NORA MARTIROSYAN** C'est à Amsterdam que j'ai choisi d'entrer dans le département cinéma de l'école. J'ai commencé à faire mes premières animations à partir de mes peintures. Je voulais leur ajouter une nouvelle dimension, celle du temps. Mon rapport au monde a complètement changé et j'ai eu l'impression que je trouvais une façon de le raconter avec beaucoup de nuances. J'ai commencé



Alain Delage (Grégoire Colin) vient dans le Haut-Karabakh pour réaliser un audit sur un aéroport. Sisters Productions



**Nora Martirosyan**  
Cinéaste

à réaliser mes premières vidéos. Très modestement car je ne savais pas ce que cela voulait dire « faire du cinéma », mais je réalisais mes films, et l'un a été pris dans un festival, puis un deuxième, et d'autres... Pour moi, c'étaient des objets non définis, réalisés librement. Dès que je suis arrivée en France, j'ai étudié au Fresnoy. Là, j'ai commencé à comprendre qu'il y avait un côté financier au cinéma.

**Vous vivez à Montpellier, quelle a été votre collaboration à cette exposition du musée Fabre, nommée « Trou de mémoire » ?**

**NORA MARTIROSYAN** Le Centre Pompidou avait acquis, l'année précédente, en 2007, deux de mes « pièces » qui ont fait partie d'une exposition prolongée au musée Fabre. Puis le musée archéologique de Lattes, près de

Montpellier, m'a proposé de faire une exposition et de produire un film. Question fouilles, je me suis dit que, par mon travail, je pouvais ramener à la vie des moments d'histoire échappés avec 1937, un film de 44 minutes qui faisait partie de la collection du Centre Pompidou. C'est l'histoire de ma grand-mère, Nora, qui, à 14 ans, a vu son père, ministre à l'époque, puis sa mère, arrêtés pendant les purges staliniennes. Sa vie en a été complètement détruite. Elle avait alors écrit ses Mémoires, qu'elle a repris soixante-dix ans après. La première moitié du film, sous influence très paradjanovienne, est muette, avec des images d'archives du dernier été paradisiaque, et la seconde moitié est le témoignage de ma grand-mère âgée, en montage parallèle avec des journaux télévisés d'époque à la gloire de Staline. Ensuite, j'ai tourné un film pour l'exposition, les *Complices*, l'histoire d'une femme d'origine russe blanche, de sa traversée de la Russie jusqu'à

Yalta, de l'Ukraine jusqu'à Odessa, puis de la Turquie, pour prendre le bateau pour Marseille. Réaliser ces fictions à partir de faits est une question de responsabilité : amener le spectateur vers le réel d'une façon poétique.

**Quel rôle ont eu les festivals et les institutions dans le montage de votre film ?**

**NORA MARTIROSYAN** Lorsque j'ai commencé à écrire *Si le vent tombe*, je n'avais jamais lu un scénario de ma vie. J'ai présenté le projet au Cinemed à Montpellier, où j'ai rencontré Michel Plazanet, du Centre national du cinéma et de l'image animée. J'avais monté une boîte de production avec deux copains, juste pour être acceptée à cette rencontre. C'était en 2013. Une discussion autour d'un verre. Personne n'y croit. Je suis plasticienne. Je ne sais pas par quoi Michel a été touché, notre bêtise, notre jeunesse, notre naïveté, mais il nous a dit : « En France, on a le système de financement

du cinéma le plus intelligent au monde, donc si vous êtes vraiment déterminés, travailleurs, si vous avez un peu de talent, vous allez y arriver. Cela va peut-être prendre du temps, mais vous allez y arriver ! » Des années plus tard, il a défendu le projet à Eurimages et était ravi d'avoir réussi à le défendre. Cela a été une magnifique ouverture. Pour la Cinéfondation de Cannes, tout a été complètement inattendu, parce qu'on ne peut pas postuler. Georges Goldenstern a vu le projet et m'a proposé de l'aider. Pour la villa Médicis, j'ai mis un dossier dans une enveloppe, je l'ai envoyé et j'ai été accepté, c'est extraordinaire !

**C'est à la villa Médicis, en 2013, que vous avez rencontré Emmanuelle Pagano, votre coscénariste, de qui vous dites qu'elle a le sens du conte suspendu...**

**NORA MARTIROSYAN** Dans ses romans, Emmanuelle invente des couches successives qui s'ajoutent, la narration n'avance pas de manière linéaire mais fait des tours sur place de telle manière qu'à chaque tour, nous apprenons quelque chose de nouveau. La fin du film m'est venue dès que j'ai découvert l'aéroport, le lieu de l'action. J'ai filmé la fin avec une petite caméra, mais je ne savais pas comment la narration allait amener à cette fin. Emmanuelle et sa manière d'écrire m'ont beaucoup aidée.

**Cet aéroport de Stepanakert, capitale du Karabakh, dont l'architecture magnifique évoque un grand oiseau cyclope, n'est-il pas un schauplatz, un lieu prétexte à une action, à une réflexion quasi métaphysique ?**

**NORA MARTIROSYAN** Ce qui m'a d'abord intéressée est le pays même, mais c'est vrai que, lorsque j'ai vu l'aéroport, j'ai su tout de suite ce qui m'attirait dans ce pays. L'aéroport était l'idée même de l'espoir de reconnaissance de l'existence du pays, l'espoir d'un vol d'avion qui pourrait partir ou arriver là. Lorsque j'ai vu l'aéroport, j'ai compris que tout ce que j'avais perçu du pays était symbolisé, même intellectuellement, par cet « objet ». Encore aujourd'hui, après la récente guerre, cet aéroport est de plus en plus métaphorique. Entre les frontières qui ne sont pas définies et cet aéroport qui ne fonctionne pas, ce que dit son directeur est essentiel : « *Les traces de notre présence sur la Terre sont totalement effacées.* » J'ai l'impression que l'histoire se rejoue.

**Comme dans les films expressionnistes, l'acteur Grégoire Colin fait partie d'un « décor » qui détermine son type de comportement...**

**NORA MARTIROSYAN** C'est ce que j'ai dit à Grégoire Colin avant de partir sur le tournage, que je ne savais rien à propos de son jeu, qu'il faudrait qu'il voie sur place comment son corps réagit, comment il marche sur les pistes de l'aéroport. Je lui ai dit qu'il fallait qu'il vive cette expérience pour que son personnage apparaisse. Je lui ai fait faire un long chemin de Paris au Karabakh tout seul et, petit à petit, nous avons commencé à comprendre de quoi était fait notre Alain Delage, joué par Grégoire, quelle était son attitude. Il s'est avéré qu'il était un stalker (chasseur furtif et silencieux) qui nous a tous amenés là. ●

ENTRETIEN RÉALISÉ PAR  
MICHÈLE LEVIEUX

## Aux frontières de l'absurde

— Deux premiers films, au parti pris original, nous entraînent aux confins du monde, dans un voyage poétique et sensoriel amenant des individus à se confronter de manière intime à la folie des hommes.

### Si le vent tombe ★★

de Nora Martirosyan  
Film français, 1 h 40

### Vers la bataille ★★

d'Aurélien Vernhes-Lermusiaux  
Film français, 1 h 30

Dans l'avalanche des sorties programmées depuis la réouverture des salles le 19 mai, il serait dommage de passer à côté de ces deux premiers films dont l'ambition et l'originalité formelle les distinguent avantageusement de l'ordinaire de la production française. À commencer par les lieux qu'ils choisissent de nous faire visiter, bouts de terres lointaines et inhospitalières, que les paysages, sublimes et menaçants à la fois, transforment en singuliers territoires de fiction.

Les montagnes du Haut-Karabakh, du temps où celle-ci se rêvait encore en république indépendante – le film a été tourné avant la guerre avec l'Azerbaïdjan de 2020 – sont au cœur du travail de l'Arménienne Nora Martirosyan. Elles enserrent et isolent sa capitale Stepanakert et son aéroport fantôme, posé au mi-

lieu de champs, qui en théorie n'attend plus que sa certification technique pour faire décoller des avions et désenclaver le pays. Le Français Alain Delage (Grégoire Colin) y débarque un matin pour réaliser un audit et s'assurer de la conformité des infrastructures aux normes internationales.

Au-delà d'une réouverture que la géopolitique semble condamner d'avance, c'est la reconnaissance même du pays, absent des cartes, que font mine d'espérer les autorités locales. Font mine seulement, car dans ce théâtre d'ombres aux frontières de l'absurde, tout le monde semble vouloir jouer un rôle. Malgré l'incongruité de la situation de cette enclave territoriale qui danse sur un volcan, Alain va s'attacher à ses habitants qui ne demandent qu'à vivre en paix et entretenir la mémoire d'un peuple. Elle est symbolisée par un jeune garçon, Edgar, traversant chaque jour les pistes interdites pour aller gagner l'argent nécessaire à l'ensemencement d'un lopin de terre légué par sa mère. La beauté des images et un joli travail sur la bande-son contribuent à créer une atmosphère étrange et hypnotique. Et si l'actualité a fini par rattraper la réalisatrice et rayer de la carte une partie de ce territoire, elle n'en rend ce drame que plus poignant.

Le voyage est à la fois géographique et temporel avec Aurélien Vernhes-Lermusiaux, puisqu'il nous emmène au Mexique à la fin du

XIX<sup>e</sup> siècle, au temps où Napoléon III y mène une improbable guerre coloniale dont le souvenir même a disparu des livres d'histoire. Louis (Malik Zidi), un photographe français, a obtenu d'un général l'autorisation d'aller faire des clichés de la bataille qui s'annonce. Une bataille aussi chimérique que son désir de la mettre en images. Car Louis, parti à dos de cheval, se perd en chemin, et, constamment à contretemps, arrive toujours un jour trop tard pour prendre la moindre photo.

*Les montagnes du Haut-Karabakh sont au cœur du travail de l'Arménienne Nora Martirosyan.*

Sa plongée au cœur des ténèbres, dans une nature constamment hostile, l'invite à un autre voyage, intérieur celui-là, qui lui permettra, grâce notamment à sa rencontre avec un paysan mexicain, d'éprouver intimement la violence de la guerre et de faire le deuil d'un enfant perdu au cours d'un autre conflit. Malgré un scénario au premier abord convenu, le réalisateur filme de manière quasi organique, amplifiée par la magnifique bande originale signée de Stuart Staples, cette épopée solitaire aux allures de western. Il soulève en chemin quelques questions intéressantes sur l'éthique de l'artiste et la manipulation des images.

**Céline Rouden**



Ligne de front

# Le vent se lève

**Sélectionné à l'ACID Cannes 2020, la présentation de *Si le vent tombe* en avant-première a coïncidé avec l'explosion du conflit en Haut-Karabagh (Azerbaïdjan), où se déroule le film. Le 27 septembre 2020, les affrontements avaient déjà fait plus de 1000 morts côté arménien. Retour avec la réalisatrice Nora Martirosyan sur cette situation intense, et la façon dont le film résonne désormais dans le pays.**

PAR WILLY ORR

Alain, un Français, doit réaliser l'audit d'un aéroport au Karabagh pour valider son ouverture prochaine. Problème : comme tout le reste du pays, le bâtiment est situé à proximité d'une frontière dangereuse... Voici pour le pitch de *Si le vent tombe*, premier long métrage de Nora Martirosyan, qui entre évidemment en collision frontale avec l'actualité récente. « Ce qui est dingue c'est qu'on a montré le film le 26 septembre au Louxor à Paris, la veille du conflit, retrace la cinéaste. C'était comme si ma fiction rendait encore tout cet endroit et ceux qui le peuplent plus réels. Pendant les avant-premières, il y a toujours des Arméniens

*émus qui pleurent et disent merci. Le fait que Si le vent tombe soit proche du réel le transforme en arme. Et sa sélection par l'ACID Cannes a eu un impact. Le dernier film arménien à Cannes, c'est 1965. Époque soviétique... »* Il aura fallu près de dix ans à Martirosyan pour monter le film. Elle découvre le pays au début des années 2010, d'abord en touriste. « Je m'y suis rendue par curiosité, juste pour voir à quoi ressemblait un pays qui récupère de la guerre. J'avais peur des mines, il y avait des endroits interdits, j'entendais des choses complètement dingues... » Elle commence alors à écrire, persuadée qu'il y a une histoire à raconter. « La

*première fois que j'y suis allée, je suis passée par la route et elles longent toutes les frontières. Mon chauffeur, un ami, m'a dit à un moment: "Là, baisse la tête", pour éviter les tirs de snipers. Vu que j'ai sillonné tout le pays, je savais où j'amenais l'équipe, quels étaient les endroits à éviter. Après, évidemment qu'on a pris des risques. L'ambassade française en Arménie nous a dit: "À l'instant où vous traversez la frontière, on ne peut plus rien pour vous." »*

*on avait des nouvelles, mais vu les proportions que ça a pris aujourd'hui... il ne faut pas qu'il y ait de fuites. Tout le monde essaye d'être très responsable, de ne pas embêter, de ne pas demander... Dans mon cercle proche, normalement tout le monde est encore en vie, mais on ne peut être sûrs de rien. Quand tu lis les dates de naissance des garçons décédés... c'est des 2000-2001-2002. Des enfants. Là-bas, on boit beaucoup. Chaque fois qu'on fait des toasts, le*

## « Tout ce qu'on voit dans le film est en train de disparaître »

NORA MARTIROSYAN

Le tournage est rapide et sans aucun soutien financier de l'État, pour ne pas être taxé de collusion. « On était super contents, ça se passait bien. Et puis le comédien qui joue le chauffeur a vu un de ses amis être tué par un tir de sniper. Le film contient cette violence mais ne la montre jamais. Il y a quelques allusions, quelques explosions insignifiantes qui ne font ni mort, ni blessé. Je ne voulais pas en faire une leçon de géopolitique... J'ai l'impression que le réel a dépassé la fiction, de toute façon. » Indépendamment de Grégoire Colin et des rôles principaux, tous les acteurs sont choisis sur place. L'occasion de donner un visage à ce pays. La plupart ont donc été des acteurs et figurants ont été rattrapés par le conflit. Nora Martirosyan : « Les gars que vous voyez dans le film sont maintenant au front. Les premiers jours,

*premier est pour la paix, le second pour ces garçons qui gardent les frontières. Si on peut encore trinquer, c'est grâce à eux. »*

Le film est donc devenu malgré lui un document historique, la cartographie au scalpel d'un territoire menacé : « C'est déchirant de se dire qu'il y a deux ans on a attrapé ce temps, ce Karabagh qui n'existe déjà plus en l'état. Et d'ailleurs, cela va au-delà : tout ce qu'on voit dans le film est en train de disparaître... » •

SI LE VENT TOMBE, UN FILM DE NORA MARTIROSYAN. SORTIE PRÉVUE LE 20 JANVIER 2021

# Sur la terre comme au ciel



SISTER PRODUCTIONS

## CINÉMA

*Si le vent tombe*, de Nora Martirosyan, tourné en 2018, témoigne de la ténacité de la population du Haut-Karabakh.

Christophe  
Kantcheff

Un aéroport en plein milieu de nulle part, d'où aucun avion ne s'est jamais envolé. Nous sommes dans le Haut-Karabakh, en 2018. Un spécialiste français, Alain Delage (Grégoire Colin), arrive sur place pour vérifier les normes de sécurité dans la perspective d'une ouverture prochaine. Un acte essentiel pour ce petit pays autoproclamé indépendant il y a une trentaine d'années mais encore reconnu par aucun État membre de l'ONU.

Voilà résumée l'intrigue de *Si le vent tombe*. On pourrait trouver cela éti-que. Pourtant, ce premier long métrage de Nora Martirosyan est passionnant parce qu'il rend sensibles des questions abstraites. Par exemple, celle de l'intangibilité des frontières. Une notion qui ici ne résiste pas. La situation de la frontière avec le pays voisin hostile, l'Azerbaïdjan, est déterminante quant à la possibilité ou non d'ouvrir l'aéroport. Trop proche : les avions ne peuvent faire demi-tour en cas d'incident. Or, si le Haut-Karabakh a bien une histoire, ses frontières sont toujours à réaffirmer.

Comme un symbole, l'enceinte de l'aéroport, censée être étanche, est elle-même aléatoire puisqu'elle laisse passer un enfant, Edgar (Hayk Bakhryan). Celui-ci vend de

l'eau dotée d'un pouvoir extraordinaire, du moins les habitants en sont-ils persuadés. Même si ce n'est pas vrai, ce besoin de croire à l'impossible est indispensable à ce peuple. Alain Delage en est touché, lui qui est arrivé dénué d'affects, dans l'idée d'accomplir une mission comme une autre. Mais il est saisi par la ténacité dont ses interlocuteurs font preuve.

Cette ténacité résulte d'une nécessité vitale. La guerre des années 1990, dont restent des traces profondes, est dans tous les esprits. Ce pays est né dans le fracas, et il ne faut pas grand-chose, comme une décision un peu folle d'Alain Delage, pour que le feu reprenne. En outre, voir *Si le vent tombe* aujourd'hui est troublant quelques mois après la guerre qui y a fait rage. Qu'est devenu le petit garçon vendeur d'eau ?

Comme la cinéaste le note dans le dossier de presse : « Dans une grande partie des espaces où *Si le vent tombe* a été tourné, les habitants arméniens n'ont plus accès à leurs maisons, jardins, cimetières. Le film est devenu aujourd'hui une archive de trente ans de cessez-le-feu, une preuve indéniable de l'existence d'un pays qui rêvait d'une reconnaissance, mais qui, ignoré par la communauté internationale, s'est vu amputé de ses territoires et de son espoir. »

**Si le vent  
tombe.**  
Nora  
Martirosyan,  
1 h 40.

# « Si le vent tombe », ode au pays qui n'existait pas

Très beau premier long-métrage dans le Haut-Karabakh, de Nora Martirosyan. Grégoire Colin joue avec élégance et profondeur un expert des aéroports



Grégoire Colin incarne Alain Delage, auditeur international qui débarque dans un pays dont il ne connaît rien. ANTONIO LO IEROMOLINI

Sophie Avon  
savon@sudouest.fr

On y arrive à la nuit. Epuisé par huit heures de voiture après l'avion. Où cela ? À Stepanakert, dans le Haut-Karabakh, une enclave du Caucase prise entre un Azerbaïdjan hostile et une Arménie amie. Un bout de terre auto-proclamé République indépendante du Karabakh au moment de la dislocation du bloc soviétique. La guerre y a laissé des traces, laminant le pays au début des années 1990, quand l'ex-Yougoslavie mobilisait l'attention du monde.

Mais le Haut-Karabakh s'est édifié contre vents et marées et survit désormais sans exister vraiment, à l'image de son aéroport où plus un appareil ne vole ni ne décolle. Lieu de fiction par excellence où la réalisatrice Nora Martirosyan, d'origine arménienne et vivant entre Montpellier et Bordeaux, a choisi de tourner son premier long-métrage.

## Comme le messie

On débarque donc à Stepanakert au terme d'une longue route à travers des collines brunes. Dans le vieux taxi, Alain Delage (Grégoire Colin) est à moitié endormi. Il est français, auditeur international, chargé d'expertiser cet aéroport afin

de l'autoriser (ou pas) à reprendre vie. Le vent, les obstacles, le sol. On n'imagine pas le nombre d'obstacles auxquels son ouverture est assujettie. Surtout dans cette région où les frontières sont périlleuses, l'espace aérien sous tension.

« Je ne sais pas comment vous arrivez à vivre comme ça »

Les gosses, ici, jouent aux soldats et se réjouissent quand jaillissent des feux. D'autres rêvent de cultiver la terre. Comme Edgar qui trimballe ses bidons d'eau magique pour se faire un peu d'argent. Son eau n'a bien sûr rien de miraculeux mais qu'importe, il suffit d'y croire. De même qu'il faut croire en cet aéroport dont le suave directeur (David Hakobyan) accueille Alain Delage en messe. En l'occurrence, le messie a tout à découvrir de ce monde étranger où les chimères tiennent lieu d'espérance. « Il faut que vous compreniez ce que cet aéroport représente pour nous », dit le directeur.

Alain va peu à peu se fondre à ce pays qui n'est pas sur les cartes et dont la tour de

contrôle entourée de pistes désertes ressemble à une sentinelle face à un ennemi qui tire au hasard sur les voitures. « Je ne sais pas comment vous arrivez à vivre comme ça », lâche le Français.

## Résistance

C'est une très belle idée d'aller à la rencontre de ce Haut-Karabakh en suivant l'itinéraire d'un expert qui connaît tout de l'aviation mais rien du pays. Dont le voyage n'a rien de touristique mais s'avère fondamental. Nora Martirosyan a passé du temps sur son script, se rendant sur place régulièrement et nourrissant sa trame d'une connaissance intime.

Son film se déploie avec douceur, balayant les vallons, les rues nocturnes et les enfants. Cet espace sauvage où trône un aéroport solitaire, elle le saisit avec un sens aigu de ce qu'il sous-entend de résistance et ce qu'il dévoile de beauté. Quant à Grégoire Colin, il se glisse dans un rôle tout en finesse. L'acteur de « Beau travail » renoue ici avec ce qu'il a de meilleur, l'élégance et la profondeur.

« Si le vent tombe », de Nora Martirosyan (France/Arménie). Avec Grégoire Colin, David Hakobyan, Arman Navasardyan, Davit Hakobyan. Durée : 1 h 40. En salle mercredi

# « Le film rend visible le Haut-Karabagh »

Dans *Si le vent tombe*, Nora Martirosyan propose une passionnante réflexion sur l'identité d'un pays peu connu : le Haut-Karabagh. *Transfuge* s'est entretenu avec la réalisatrice.

PROPOS RECUEILLIS PAR ROMANE CARRIÈRE



**Le film s'attache davantage à représenter un espace, des lieux plutôt qu'à suivre un personnage. Les mouvements de caméra contribuent à créer une circularité qui fait écho à l'aspect enclavé du Haut-Karabagh...**

C'est exactement cela ! À l'origine du film, j'avais envie de raconter un endroit peu connu et tout ce qui le compose, c'est-à-dire les paysages, les gens, la situation politique... En effet, comme le Haut-Karabagh forme une enclave, le film réalise une sorte de tour sur lui-même. Cette circularité est aussi produite par le découpage du film qui a été pensé pour faire arriver Alain à l'intérieur de ce pays que l'on ne va plus quitter.

L'enjeu principal du film est de rendre visible un pays, ses lieux, et le personnage d'Alain Delage en devient un stalker, un guide.

**Le film fait alterner deux regards différents, le regard étranger d'Alain, venu faire un audit à l'aéroport de Stepanakert, et le regard d'un petit garçon du pays...**

C'est une question éthique que je me suis posée : de quelle position, moi, avec mon passeport français et arménien, puis-je raconter le Haut-Karabagh ? Étant donné que le Haut-Karabagh n'est pas connu, il fallait trouver un point de vue qui donnerait une image complète du pays sans le trahir, et le petit garçon, Edgar, va dans des endroits où Alain ne va pas et inversement. Je voulais vraiment montrer tout ce qui fait le Haut-Karabagh, un endroit agréable et très paisible par ailleurs : la ville, la

campagne, les champs, les hôpitaux, etc.

**Dans le film, il semblerait que dans ce pays du Haut-Karabagh, qui n'est pas reconnu officiellement, les choses existent d'abord par les mots, par la fiction...**

Qu'est-ce que la fiction ? Doit-elle être un miroir du réel ? Mais surtout, pourquoi avons-nous besoin de fiction au cinéma ? Je me suis interrogée sur cette nécessité avant de faire le film. Quand je suis allée dans le Haut-Karabagh, j'ai été stupéfaite par la présence de la fiction dont l'aéroport est l'un des symboles. D'un point de vue géopolitique, je pense que l'aéroport de Stepanakert n'ouvrira jamais, et en même temps, chaque fois que j'y passe, je regarde s'il n'y a pas un avion sur la piste. Cette capacité à croire à quelque chose qui n'existe pas devient un moteur, une force réelle pour tout un pays. Récemment, il y a eu une guerre sanglante de quarante-quatre jours dans le Haut-Karabagh et les Arméniens n'ont désormais quasiment plus accès aux différents espaces que l'on voit dans le film, ils ont dû tout quitter.

Je regarde le film différemment aujourd'hui parce que le réel a bougé les lignes. J'ai l'impression que le film n'est pas vraiment achevé : lorsque Alain s'interroge sur les frontières du Haut-Karabagh qui ne sont pas clairement délimitées, aujourd'hui il se passe la même chose, les frontières sont encore en train d'être redéfinies. Tout cela me trouble énormément dans mon rapport au film, c'est vertigineux.

**SI LE VENT TOMBE**

De Nora Martirosyan, avec Grégoire Colin, Hayk Bakhryan, Arman Navasardyan... Arizona Distribution, sortie le 26 Mai.

